

# TRADUIT DU.../ÉCRIT PAR... : AMORCER LE DIALOGUE ENFIN

Ramon Lladó  
Grup Étienne Dolet  
Universitat Autònoma de Barcelona

## Portique

Une interrogation se pose tout au début. Elle est abrupte mais simple : comment reconnaître le sujet dans une traduction ? Comment isoler ce qui appartient à la subjectivité dans un processus qui tient, en même temps, de plusieurs modes de transférence : textuelle, linguistique, symbolique, historique ? Cette question préliminaire en commande une autre, non moins pressante. Le sujet en traduction, instance décisive, peut-il s'articuler ? Peut-il être perméable à la réflexion ? Doit-il, au contraire, rester dans un état de prémonition, d'impensé, à la manière d'un terrain en friche dont le sol recèle une masse de minerais, et qui reste en attente que quelqu'un vienne le creuser ?

Nous avons organisé ce colloque pour tenter de répondre à ce type de questions. Pour en soulever bien d'autres sans doute.

Selon l'idée reçue, la traduction serait une écriture qui se faufile entre deux faits de langage, l'un dit *original* ou source, l'autre dit *final* ou cible. Le statut attribué à ces deux instances où se joue le passage entre les langues, entre les textes, entre les symboles, entre les signes, en fait, qu'on le veuille ou non, deux objets séparés, voire confrontés. Mais cette polarité, pour ne pas dire cette césure ou cette censure, est une illusion, puisqu'elle ignore les liens qui se créent entre les deux, de par le sujet, de par l'histoire, de par le passage même.

Le sujet en traduction, c'est là le premier point important, relève d'une textualité. Cette textualité étant complexe, elle réclame différentes formes d'investissement du sujet, non nécessairement programmées, souvent même spontanées mais dont la formulation reste dans un implicite que l'analyse critique peut révéler si elle cerne bien son objet. Les différentes explorations : linguistique, idéologique, historique ou celle proprement *traductologique*, dans la mesure où elles se penchent sur des textes traduits, peuvent mettre au point des modèles d'analyse capables d'identifier des traits et

des marques subjectives segmentales ou structurales opérant à différentes échelles du texte. De ce fait, et en précisant notre méthodologie et nos instruments d'analyse, nous serons confronté à des événements du sujet, et même parfois à des structures de subjectivité. Les uns et les autres seront rendus explicites de par notre approche.

Découvrir le langage du sujet dans la traduction, c'est le but que nous visons. Lire cette grammaire ou cette « langue » subjective, introuvable jusqu'ici, négligée par certains, condamné par d'autres, n'est pas seulement un programme scientifique suffisamment attirant de lui-même, mais une nécessité pour la théorie de la traduction.

## **1. Le champ dialectique du sujet en traduction : les passages entre l'énonciation et l'écriture.**

L'écriture et l'énonciation, en tant qu'instances où se joue le langage, réclament comme cadre d'étude tout un champ qui pourrait s'appeler le champ du sujet. Plus n'est besoin d'évoquer Benveniste pour nous rappeler ce postulat, aujourd'hui acquis pour la théorie et pour les sciences du langage. La traduction appartient elle aussi au domaine du sujet. Or la théorie de la traduction a presque systématiquement négligé cette évidence. Elle n'a fait que considérer la traduction comme un savoir, une règle appartenant strictement au social, comme la langue appartient au social pour le Saussure du *Cours de linguistique générale* (1916). Les codes de signes principal du traducteur étant, bien entendu, les langues, celles-ci ne sauraient cependant épuiser le champ de développement de la subjectivité traduisante. Mais la langue n'est pas enfermée dans un code, fût-il doublement articulé. La nature sémiotique de la langue naturelle la rend essentiellement différente aux autres systèmes de signes. Le français, l'espagnol, le chinois sont des codes dont les règles sont appliquées par les usagers, en l'espèce, le locuteur ou l'écrivain. Mais la règle, de manière générale, ne ferme pas. Au contraire, elle ouvre. Elle permet des opérations de subjectivité. Elle les exige même Pas de place donc pour le sujet, si ce n'est la petite place qui revient à la *parole* saussurienne ; pas de place non plus, *a fortiori*, pour la parole traduisante. Il y a un blocage, un figement.

Tout l'espace est pris par la langue, par le système, à quelques exceptions près il est vrai. En effet, certaines approches théoriques ont désormais relevé le défi et ont pris chemin parmi ce panorama plutôt étriqué. Le dégel

commence donc à se produire, lentement. Dans ce mouvement, dans cette interrogation salutaire, dans le fait aussi de relever le défi de la théorie, se trouvent prises les communications que nous présentons ici.

Il faut donc pour la théorisation se frayer un passage dans l'écriture pour que puisse enfin être reconnue la dimension du sujet traduisant, et, de ce fait, en finir une fois pour toutes avec la traditionnelle cassure académique entre théorie et pratique qui n'est pas pour arranger les choses. Nous aurions, d'après cette vue traditionnelle, d'un côté la théorie de la traduction institutionnalisée en branches, dont la plus au point est, à ce jour, la pédagogie de la traduction. Et d'un autre côté la pratique de la traduction, la traduction en acte, toujours vouée à l'empirisme. Cette coupure ne cesse d'augmenter, si l'on excepte quelques cas bien précis. Comment assurer donc ce passage dans l'écriture, comment en analyser ses formes, pour en venir finalement à la caractérisation du sujet en traduction ?

Les expériences de traduction dont notre colloque a fait l'essentiel de sa substance relèvent de cette position du sujet devant l'acte d'écriture et elles renvoient, par conséquent, à une *théorie du sujet en traduction*, quand bien même ces expériences, qu'elles soient de nature descriptive ou analytique, ne se voudront explicitement comme théorie, ce qui arrive dans des cas bien précis. Tout compte fait, ces expériences n'intéressent pas le seul signe linguistique. Bien au contraire, au travers d'elles s'ouvre une béance vers d'autres formes de signification, vers d'autres champs de la sémiose.

Notre colloque s'est adonné à jeter les bases d'un programme de recherche qui, en interrogeant les voies dans lesquelles les chercheurs travaillent au moment présent, mettra à nu cette pensée du sujet en traduction, pour se frayer un passage entre théorie et pratique, afin d'en élargir l'horizon, d'en préciser les problèmes qui se posent, d'en faire le point. Plusieurs découpages ont été faits dans des perspectives disciplinaires diverses, parfois divergentes. On en a vu les avatars historiques, les coupures épistémologiques, les paradigmes culturels, que je ne peux pas résumer ici, mais qui se préciseront à la lecture.

L'écriture et la littérature laissent leur trace sur la traduction, par exemple dans le pastiche, qui est un mode de traduction vers un auteur dans la même langue (traduction intralinguistique, d'après la catégorisation de Jakobson). Dans le pastiche, ce qui est à traduire, ce n'est pas un texte mais un « style » personnel, une manière. Mais le pastiche, en tant que procédé qui consiste à déguiser une attribution, fournit un paradoxe essentiel d'où l'on peut tirer des enseignements, car le pasticheur « traduit » en revenant

en arrière, vers un texte source idéal qu'il tente de reproduire tout en utilisant des procédés de « traduction » ou d'imitation intralinguistique. On connaît, en outre, les pratiques textuelles consistant à générer des textes littéraires, poétiques ou narratifs à partir de contraintes ou des règles formelles, souvent mathématiques. Ce qu'ont fait donc, à cet égard, Raymond Queneau, Jacques Bens, Marcel Bénabou, Georges Perec, Jacques Roubaud et bien d'autres oulipiens, c'est regarder certains textes du passé, et se confronter à eux d'une façon particulière, tout en les *intégrant* à leur projet de création personnelle. En ciblant un corpus de textes qui fait tradition, l'Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle) prétend par exemple fournir des structures littéraires inédites qui sont censées renouveler la création littéraire. Certaines de ces structures n'ont pas surgi *ex nihilo*. Au contraire, elles ont été découvertes en fouillant dans les formes littéraires canoniques. Elles ont été obtenues analytiquement (cf. Jacques Bens, *Clefs pour la littérature potentielle*). Nous pourrions montrer comment ces règles imposées aux textes permettent d'engendrer, en s'y prenant d'une certaine manière, de nouveaux textes. Nous pourrions montrer, *à fortiori*, que la traduction crée du sens même sans suivre mot à mot un texte d'origine. Ce que nous révèle donc cette polarisation oulipienne en termes de tradition et de variation est extrêmement illustratif et permet d'éclairer les enjeux de la traduction en prenant une voie non académique, au-delà de toute métaphore.

De même qu'on propose, suivant l'Oulipo, la manipulation d'un texte littéraire déjà existant pour en constituer un nouveau et qu'on le considère à raison comme littéraire, on peut proposer avec le même naturel une traduction qui soit elle-même une manipulation d'un texte préalable sur lequel on opère des transformations, voire des variations. Ce faisant, le concept de traduction ne serait toujours pas en cause, seul le résultat serait à analyser. Seraient pourtant ces traductions –le pastiche, les variations oulipiennes, j'en passe encore–, moins fidèles que les autres ?

La fidélité est un mot à bannir du vocabulaire de la traduction puisqu'il est source de malentendus multiples et il obscurcit le champ de vision de la théorie. La fidélité n'est pas un impératif catégorique de la traduction. Lorsque nous traduisons, il ne nous faut pas être fidèle mais responsable. Suivant Antoine Berman, nous affirmons que « la traduction en appelle à la responsabilité de la forme pour assurer son éthique ». Il faut traduire ce qu'il vaut d'être traduit. Plus on traduit un texte (ou autre chose) plus celui-ci révèle sa *traduisibilité*.

La théorie de la traduction gagnerait aussi à être plus analytique, comme le veut encore Berman. L'analyse sert à la traduction, parce qu'elle

lui fournit des structures, des formes, même des contraintes utiles pour la génération de textes, qu'ils soient traduits ou non. De ce point de vue, l'analytique de la traduction n'a pas pour seul but le texte traduit mais toutes sortes de textes.

La traduction rend visible le sujet et en quelque sorte il l'objective. Mais cette subjectivité laisse voir le caractère dialectique où se trouve prise la notion de traduction.

Le sujet traducteur apporte l'humeur, le ton, la distance, l'ironie mais aussi la faute, le manque. Ainsi le produit de ce sujet est-il à prendre bien entendu comme un objet, dans la mesure où il est analysable.

Face à une vision somme toute descriptive qui n'a que trop favorisé le morcellement, en élaborant des savoirs qui restent malheureusement à la surface, il s'impose pour la traduction une approche interrogative, qui mette l'accent sur les multiples questionnements soulevés, dont la position du sujet et ses implications nombreuses sont à l'heure actuelle l'un des symptômes les plus révélateurs.

Nous pensons que proposer cette émergence du sujet comme instance décisive de la traduction, comme champ de manœuvre de la théorie, c'est finalement une manière d'« ironiser » le rapport entre l'interprétation traduisante et la pratique d'écriture et du langage, en marquant par là une distance que le sujet prend en charge comme étant la preuve de l'hétérogénéité qui le fonde.

## 2. Historicité et actualité de la traduction

Si nous parlons de la nécessité pour la réflexion de se frayer un passage entre la théorie et l'écriture pour que notre approche soit plus solide, dans ce passage prend place une catégorie qui peut s'apparenter à celle de sujet ou de subjectivité, mais qui, à mon avis, la précise, tout en ouvrant une vue nouvelle. C'est le concept d'actualité. L'actualité est l'autre face de l'historicité.

Justifier cette approche est déjà faire de la théorie de la traduction, parce que c'est une voie théorique qui est prise dans l'actuel du travail de traduction, et que cet actuel se trouve lui-même pris dans l'historique et dans l'idéologique, comme nous le rappelle bien Henri Meschonnic (*Pour la poétique*, 1982, *Poétique du traduire*, 1999).

Il ne s'agit pas seulement de changer le mot littéraire par le mot traduction pour fonder une épistémologie de la traduction, mais d'aller à la ra-

cine de quelque chose qui est commune à la traduction et à la littérature. Cette communauté prend naissance dans l'actuel, qui est aussi du subjectif. Il y a des théories de la traduction, plusieurs approches du fait *traductif*, autour de l'activité du transfert, de la signature.

Il ne s'agit pas nécessairement de mettre en scène un radicalisme de la théorie, mais de montrer que la traduction, quant à elle, ne saurait se passer de *radicalité*, dans ce sens qu'elle est intarissable et n'a pas de fin, qu'elle est à la fois hors du temps et à l'intérieur d'un temps, dans le temps du sujet. Et c'est pourquoi le sujet de la traduction reste à dire dans les théories qui se sont succédé jusqu'ici. Et c'est pourquoi la traduction ne saurait être que dialectique, dans la mesure où le concept même de traduction ne se laisse pas enfermer dans son concept.

La théorie de la traduction ne devrait donc pas passer de la dogmatique à la pragmatique en faisant l'économie de la dialectique.

Souligner la place du sujet et de l'actuel peut nous servir à faire comprendre ce qui n'est pas manifeste dans le traduire, ce qui est non explicite parce qu'il n'a pas été expliqué.

Toute réflexion sur la traduction est une mise à l'épreuve double : celle de la force de la parole inactuelle et celle de la force problématique des questions actuelles que nous posons à l'écriture. Que ces questions soient, dès lors qu'il s'agit de théories sur la traduction, des questions sur le traduire, des questions posées au traduire, nous enseigne que l'objet de notre approche peut être tenu pour un tel objet d'étude, mais qu'il est une sorte de révélateur des questions dominantes qu'aujourd'hui nous intéressent, parce qu'elles regardent le présent de la traduction. Je prends ici le mot « présent » dans le sens phénoménologique. Et en cela je l'accorde avec actuel. Il ne faut pas oublier que l'actuel est ce qui « arrive à son temps », au sens de l'antiphrase nietzschéenne qui s'exprime dans le titre du livre *Considérations inactuelles*. En espagnol, la traduction « canonique » du titre originel c'est *Consideraciones intempestivas*. Étymologiquement l'*intempestif* c'est inactuel. Notre effort pour spécifier le traduire, surtout lorsque nous nous tournons vers le lecteur, est donc un effort pour cerner à la fois l'actuel et l'inactuel, tout en articulant la distance entre le symbolique et l'imaginaire, entre le logos et l'écriture, entre le discours et ses interprétations. Et il faut rappeler, car on ne le fait jamais assez, que le traducteur est aussi un lecteur. Il se situe à la fois des deux côtés : dans l'émission et dans la réception, dialectiquement, et ceci non seulement de manière symbolique ou figurative mais de manière phénoménale.

### 3. Pour conclure en quelque sorte en introduisant...

Le I Colloque Sujet et Traduction s'est déroulé dans le sentiment ou plutôt dans la conviction qu'en conjuguant les différentes contributions ici présentées, dont le démêlement n'est pas toujours facile, en interprétant certaines gammes jouées par les multiples approches dont les actes que voici font l'état, un cumul d'épreuves est là pour montrer non pas tant la dimension subjective de la traduction (qui est évidente et se passe de démonstration dans les différentes approches visées) mais justement que le **sujet** est la preuve même de la possibilité de traduire, c'est-à-dire, justement qu'il est lui-même le fil subtil qui trame le tissu de la traduction.

Le sujet, qu'il soit écrivain ou traducteur, est celui qui fait de la langue une positivité, un phénomène qui peut se passer de démonstration. Le sujet traduit d'abord parce qu'il parle. Il traverse les langues en faisant parler les langues. Et cette parole est textualisation. La textualité, en tant que produit et en tant que procédure, la *tissuralité* (j'emprunte ce terme à Jacques Buisnière) de la traduction est donc ce monde encore mystérieux en partie, parce qu'obvie. Les textes qui suivent témoignent combien la recherche, de ce côté-là, est-elle nécessaire.

Cette gouvernance du subjectif, cette navigation du sujet historique en croisement continu avec le sujet grammatical, dans un parcours à travers les textes et les langues, devient l'enjeu essentiel de la traduction en tant qu'écriture, en tant que commentaire, en tant que pratique de culture, puisque d'une part le traducteur est un transmetteur et d'autre part il est un opérateur : il redistribue certains éléments de sens de l'original afin de leur attribuer une issue, une lisibilité nouvelle, une actualité nouvelle finalement, et c'était là justement le point de départ de notre colloque. Écrire après avoir lu. Combien des fois le traducteur ne traduit que pour mieux lire, en unissant les deux livres, inséparables, comme s'il étaient en même temps joints et séparés par une barre verticale, comme il est d'usage en phonétique (Roland Barthes nous l'a fait remarquer) qui diviserait ce qui a été lu avant d'être traduit, ce qui n'est devenu écriture que par l'intermédiaire subjectif de la traduction. Le traducteur ne serait rien d'autre qu'un commentateur, un critique, mais il le serait pleinement, et en même temps il serait installé dans l'impureté. Le traducteur est un écrivain impur, qui gouverne sa subjectivité. Il n'arrive pas toujours à maîtriser ses propres marques subjectives, parfois débordantes, parfois insuffisantes. La psychanalyse est là pour le montrer, et nous avons l'occasion de le voir, notamment dans les inter-

ventions de Thamy Ayouch et d'Elena Basile, ainsi que par d'autres contributions tout aussi suggestives.

Et c'était justement cet engagement du sujet, cette épreuve du sujet que nous proposent les communications sélectionnées où il est question de thématiser le sujet dans sa double pertinence : langagière, avec son pendant symbolique, et historique.

L'ambition du colloque était simplement de commencer. Non pas tant d'ouvrir une voie, déjà ouverte depuis longtemps, mais de déposer une marque. De viser « le sujet » du sujet. Du sujet en tant qu'objet. De partir des catégories de notre tradition dichotomique et dualiste, et d'aller plus loin. Nous n'avons pas fait fi des approches plus traditionnelles. Seulement nous cherchons à les rendre plus efficaces en les connectant grâce à la pluridiscipline et à la transdiscipline. Nous ne disposons que de l'outil pluridisciplinaire pour rendre au sujet la place qui lui revient dans les études sur la traduction. La façon dont s'ordonnent les communications répond à cette approche multiple, nous aide à définir les problèmes et à mieux élaborer un état de la question. La pensée sur le sujet, l'historicité, etc., ne sont pas simplement des « thématiques », mais des approches conceptuelles qui, en s'articulant, inaugurent un domaine de recherche autonome.

Le I Colloque sera suivi d'un deuxième qui est désormais en route et qui aura lieu à Paris 8 (Vincennes). Dans cette suite, les chercheurs qui sont présents ici reprendront la parole et d'autres collègues s'y ajouteront.

Je n'ai pas voulu conclure. Seulement marquer quelques points d'interrogation, quelques instants où mon attention a été attirée par les travaux, très divers, que nous présentons. Je tiens à remercier sincèrement au nom du comité d'édition des actes (Nuria d'Asprer, Marta Marín, Artur Lozano et moi-même), toutes les personnes qui, à des échelles différentes, ont collaboré à la parution de ce volume.

Notre reconnaissance au Departament de Traducció i d'Interpretació de la Universitat Autònoma de Barcelona pour son soutien moral et au Ministerio de Educación y Cultura du gouvernement d'Espagne pour son indispensable aide financière.

Nous remercions tout particulièrement les collègues qui sont intervenus lors du colloque en leur qualité de membres du comité scientifique et qui nous ont fourni des indications et des conseils indispensables pour mener à bien les actes.